

Texte 1. « Des cannibales », in *Les Essais*, Michel de Montaigne, I, xxxi.

Or, je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vray il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, perfect et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesmes que nous appellons sauvages les fruits que nature, de soy et de son progresz ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice et detournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plutost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vrayes, et plus utiles et naturelles vertus et proprietz, lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant la saveur mesme et delicatesses se treuve à nostre gout excellente, à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que, par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses,

*Et veniunt ederae sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.*

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la texture de la chétive araignée. Toutes choses, dict Platon, sont produites par la nature, ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière. Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naïveté originelle.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté ; sinon que, chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vray, il semble que nous n'avons d'autre visée de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et coutumes du païs où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite organisation politique, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, par elle-même et de son progrès normal, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions plutôt appeler sauvages. Dans ces fruits-là, sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en eux, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et pourtant la saveur même, la délicatesse se trouve à notre goût excellente, comme les nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans agriculture. Ce n'est pas raisonnable de croire que ce qui est artificiel gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant alourdi la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons complètement étouffée. Ainsi, il se trouve que partout où sa pureté reluit, elle fait merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Le lierre repousse mieux spontanément,
L'arbousier croit plus beau dans les antres solitaire
Et les oiseaux chantent plus doucement sans aucun art*
[Élégie II, livre 1, Properce]

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à reproduire le nid du moindre petit oiseau, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non plus la texture de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature, ou par le destin, ou par le travail humain ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premiers ; les moindres et imparfaites, par la dernière. Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de modifications de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle.

Trois d'entre eux, ignorans combien coutera un jour à leur repos et à leur bon heur la connoissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra leur ruyne, comme je presuppose qu'elle soit desjà avancée, bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nostre, furent à Rouan, du temps que le feu Roy Charles neufiesme y estoit. Le Roy parla à eux long temps ; on leur fit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Apres cela quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eux ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, d'où j'ay perdu la troisieme, et en suis bien marry ; mais j'en ay encore deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes, portans barbe, forts et armez, qui estoient autour du Roy (il est vraysemblable que ils parloient des Suisses de sa garde), se soubmissent à obeyr à un enfant, et qu'on ne choissoit plus tost quelqu'un d'entr'eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avoyent aperçu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitez estoient mendians à leurs portes, décharnez de faim et de pauvreté ; et trouvoient estrange comme ces moitez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlay à l'un d'eux fort long temps ; mais j'avois un truchement qui me suyvoit si mal, et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise, que je n'en peux tirer guiere de plaisir. Sur ce que je luy demanday quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c'estoit un Capitaine, et nos matelots le nommoient Roy), il me dict que c'estoit marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il estoit suyvy, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace, ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité estoit expirée, il dict qu'il luy en restoit cela que, quand il visitoit les vilages qui dépendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peut passer bien à l'aise.

Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy, ils ne portent point de haut de chausses.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connoissance des corruptions de chez nous, et que de cette relation naistra leur ruine, comme je presuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piéger au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le défunt roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir nos usages, notre luxe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, desquelles j'ai perdu la troisième, et en suis bien désolé ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une manière de dire telle, qu'ils nomment les hommes *moitié* les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs *moitiés* étaient mendians à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés chez nous nécessaires pouvaient souffrir une telle injustice, sans qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un traducteur qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes idées et images par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel avantage il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient *roi*), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra un espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace, ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes ; si, sinon à la guerre, toute son autorité était nulle, il dit qu'il bénéficiait seulement du fait que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise.

Cela n'est pas trop mal ! Mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses !